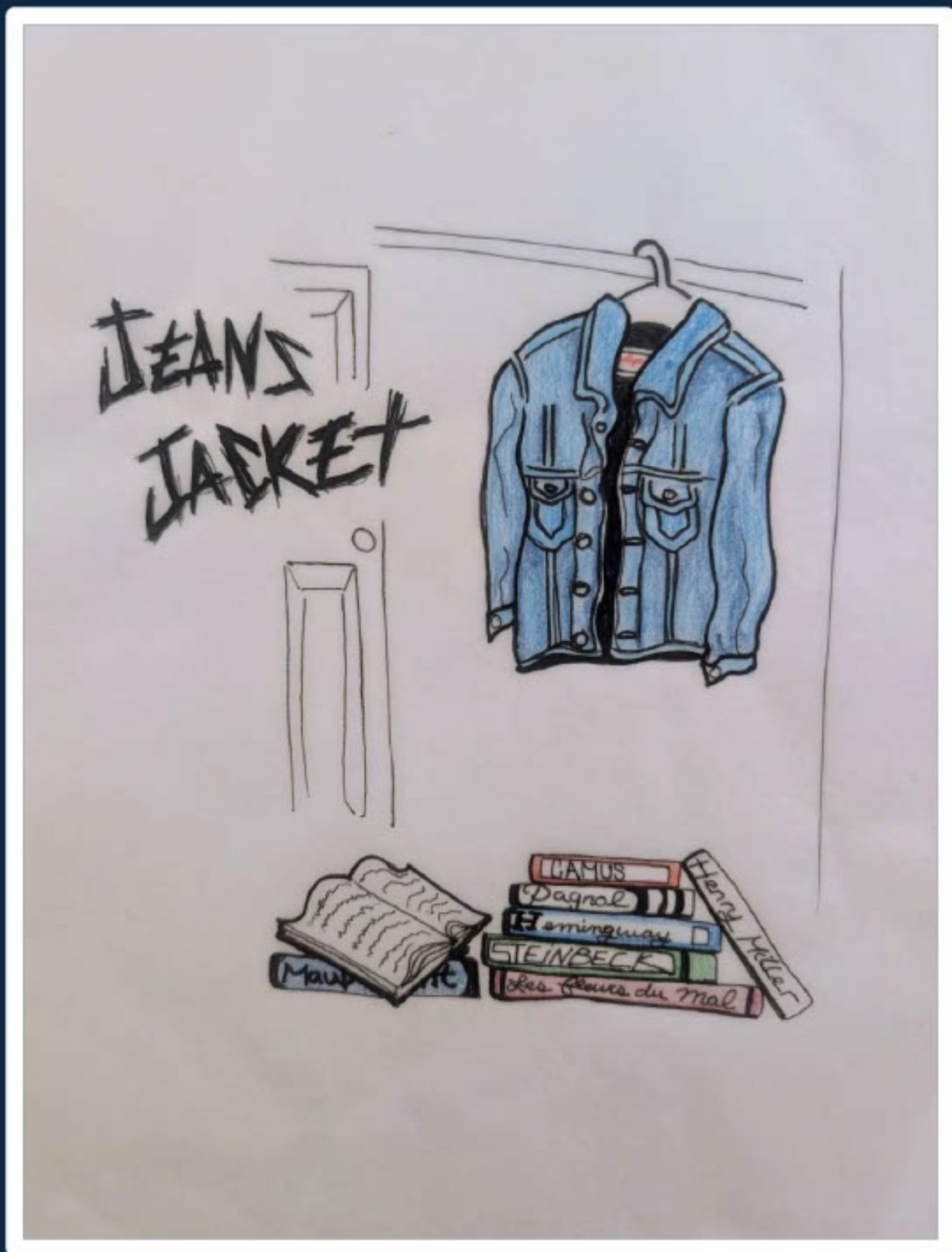


CLINTO



Clinto

Jeans jacket

Les Contradictions d'Arthur

© Clinto, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9638-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Tom et Louis, deux petits chenapans qui seront un jour des hommes.

Clinto

Clinto, c'est le nom de plume de Michel Bélanger*, auteur de trois *best-sellers* au Québec, sur la vente, l'attitude et le coaching :

Champion de la vente

Comment coacher mes vendeurs

Réalise ton rêve

Clinto a publié un premier roman, *Mon Dieu, faites qu'on gagne la Coupe Stanley*, le 15 novembre 2021. Ce roman retraçait l'enfance d'Arthur, et sa passion pour les *Canadiens de Montréal*. Le roman que vous allez lire raconte son adolescence... et ses nombreuses contradictions.

* Il y a plus de 400 personnes qui portent le nom de Michel Bélanger au Québec, dont quatre qui écrivent des bouquins.

PROLOGUE

Les lecteurs de *Mon Dieu faites qu'on gagne la Coupe Stanley* se rappelleront avec joie la passion délirante d'Arthur pour les *Canadiens de Montréal*, lors des glorieuses années de 1953 à 1960, alors que son équipe favorite remportait six coupes Stanley en huit ans.

Arthur aborde maintenant l'âge éprouvant de l'adolescence. Il découvre que la vie est beaucoup plus complexe qu'il n'avait imaginé. Qu'est-ce qui fait qu'il aime autant traîner avec de jeunes délinquants ? Qu'il se sente attiré par un mode de vie qui contredit tout ce qu'il apprend, toutes les valeurs qu'il vénérât jusqu'à maintenant ?

Comment va-t-il se sortir de ce profond dilemme entre, d'une part, son attirance pour la façon d'agir des voyous qu'il côtoie, cette façon qu'ils ont de se tenir et de se pavaner comme des durs, cette apparence de force qu'ils projettent, ce sentiment exaltant de liberté qu'il leur envie, et, d'autre part, sa passion dévorante pour la culture française et les fabuleux écrivains qu'il découvre pendant les cinq premières années de son cours classique, les Pagnol, Daudet, Camus, Cendrars, Céline, Baudelaire et Maupassant, les Faulkner, Steinbeck, Hemingway et Miller, dont il nous livre avec candeur ses critiques et appréciations ?

CHAPITRE 1

En sortant de chez moi pour me rendre au collège, ce matin du 15 avril 1960, je me suis arrêté sur la plus haute marche de l'escalier qui dominait la rue Saint-Hubert en contrebas, et j'ai jeté un long regard vers le ciel bleu, impeccablement bleu, qui régnait au-dessus de ma tête. Un soleil éblouissant m'a forcé à plisser les yeux. J'étais heureux sans ménagement : les *Canadiens de Montréal* venaient de remporter une 5^e Coupe Stanley consécutive, et le printemps, qui comme toujours dans notre belle province tarde à se manifester, montrait enfin les signes annonciateurs de la nouvelle saison et la fin définitive de cet hiver rigoureux et horriblement long que nous venions encore une fois de subir.

J'ai pris une grande inspiration et le cœur joyeux, rempli jusqu'à ras bord de toutes les émotions de la veille, j'ai descendu en sautillant la douzaine de marches qui me séparait du trottoir et je me suis dirigé allègrement vers l'arrêt d'autobus où plusieurs personnes patientaient sagement. J'ai tout de suite remarqué que la plupart d'entre elles souriaient béatement. Il est vrai que la très grande majorité des Montréalais sont de grands amateurs de hockey et de fervents partisans de notre fameuse équipe des *Canadiens de Montréal*, mais je suppose que je n'étais pas le seul à avoir ressenti la chaleur du soleil dans mes cheveux ce matin-là.

Même notre professeur titulaire, monsieur Clément, semblait plus enthousiaste que d'habitude et, pourtant, je sais très bien que dans son cas, ça n'avait rien à voir avec le résultat de la partie de hockey, un sport pour lequel il n'a aucun intérêt, comme pour toute compétition sportive d'ailleurs, lui, ce brillant intellectuel épris d'humanisme et de littérature. Mais je présume qu'il est lui aussi perturbé par le rude climat canadien et qu'il apprécie tout autant que nous les premiers jours du printemps. L'hiver est tellement long au Québec que chaque signe précurseur de la nouvelle saison nous fait pratiquement perdre la tête, comme si nous pensions ne jamais pouvoir sortir des frimas, à l'image de ces prisonniers qui font leurs premiers pas hors des murs après avoir purgé leur peine et qui ne savent plus vers quelle direction aller.

À la récréation, j'ai tout de suite remarqué que plusieurs élèves étaient venus à l'école à vélo, un autre signe évident que l'hiver était définitivement derrière nous. Wow !... Je n'y avais même pas songé : quelle aventure ce serait de venir à

l'école à vélo plutôt qu'en autobus. Il faut absolument que j'en parle à mon père dès ce soir, me suis-je dit.

Je savais que ce ne serait pas facile. J'ai attendu la fin du repas pour me lancer :

« Papa, est-ce que je pourrais prendre mon vélo pour me rendre à l'école demain matin ?

Maman s'est montrée tout de suite très inquiète :

— Mais voyons, *Ti-Gars*, s'il fallait qu'il t'arrive un accident ! C'est quand même assez loin, ton école, t'en as pour une bonne demi-heure.

— Oui, je sais, mais il y a au moins la moitié de la classe qui est venue à vélo ce matin.

— Tu exagères, Arthur, a rétorqué mon père.

— Peut-être bien, mais il y avait au moins dix élèves qui sont venus à vélo. Et puis, je sais conduire et je connais très bien les règles de la circulation.

— C'est quand même une bonne distance, Arthur, ta mère a raison, tu en as pour au moins une demi-heure. Va falloir que j'y pense.

— S'il vous plaît, Papa, je vais faire très attention. Et puis, l'année scolaire est presque terminée.

— Bon, ça suffit ! Je vais en discuter avec ta mère ce soir et on en reparlera demain après le souper ».

Le lendemain, avant même que j'aborde le sujet, mes parents m'ont déclaré qu'ils reportaient leur décision à l'automne :

« Si tu réussis tes examens de fin d'année, Arthur, tu pourras te rendre à tes cours à vélo cet automne. Ce sera ta récompense, m'a lancé mon père.

— Mais, Papa, j'ai plein d'amis qui prendront leur vélo demain, j'aimerais tellement ça, pouvoir le prendre moi aussi !

— J'ai dit en septembre, Arthur. Ordre formel du père. Fin de la discussion ».

Ouache !... Je déteste quand mon père agit comme ça. Un vrai bourreau. Pas moyen de discuter avec lui. Il se forge une opinion et ça s'arrête là. Aucun échange possible. Maman est plus ouverte à la discussion, mais malheureusement ce n'est pas elle qui porte la culotte. Quoi qu'elle en pense, elle doit elle aussi se plier aux *ordres formels et irrévocables du père*, comme il se

plaît à nous le rappeler à tout bout de champ, chaque fois qu'il nous fixe une règle de conduite ou qu'il refuse de consentir à une demande que mes frères, mes sœurs ou moi-même lui adressons.

Le pire dans tout ça, c'est que mon année scolaire s'est mal terminée, avec deux matières pour lesquelles je n'ai pas réussi à obtenir la note de passage, le latin et la chimie, deux sujets qui ne sont pas mon fort et pour lesquels je n'ai aucune envie de me dessécher le cerveau pendant tout l'été. Mais c'est exactement ce que je devrai faire si je veux me présenter aux examens de rattrapage qui auront lieu vers la mi-août et obtenir la moindre chance de réussite.

Belles vacances en perspective ! D'autant plus que mes deux frères profiteront de l'été en colonie de vacances tandis que de mon côté, seul à la maison, je devrai trouver un moyen de faire travailler ma matière grise pour bien maîtriser ces deux sujets qui ne m'emballent définitivement pas. Rien qu'à y penser, j'enrage ! Heureusement, mon ami Jacques s'est offert pour m'aider à réviser les notes de cours de ces deux matières dans lesquelles il est le meilleur de toute la classe. Je commence à penser que c'est un véritable génie, ce cher Jacques. Il excelle dans tout, toutes les matières académiques et tous les sports.

J'avais connu Jacques au début de l'hiver. Nous étions dans la même classe, au collège Philippe Aubert de Gaspé. Ce collège privé occupait tout le quatrième étage de l'école Sainte-Cécile, située au coin des rues de Gaspé et de Castelnau, en plein cœur de Montréal. On peut dire que les élèves du collège étaient des privilégiés du gouvernement du Québec, ayant tous mérité une bourse d'études l'année précédente lors d'un concours qui s'était tenu dans toutes les écoles de la province. C'est une chance inestimable que j'aie obtenu cette bourse, car nous étions six enfants à la maison et mes parents n'auraient jamais eu les moyens de me payer des études classiques.

La bourse d'études que nous avons gagnée couvrait tous les frais des quatre premières années du cours classique : Élément, Syntaxe, Méthode et Versification. Il y avait deux classes pour chacune de ces quatre années. Jacques et moi étions dans la classe Élément A, qui comptait une quarantaine d'élèves. Nous ne nous étions pas vraiment côtoyés jusqu'à ce que débute la saison de hockey. C'est en jouant dans la même équipe que nous avons développé une belle amitié : nous étions tous les deux complètement fous du hockey et c'est grâce à cette passion commune pour notre sport national que nous avons commencé à nous apprécier davantage.

Un jour, il m'a appris qu'il faisait partie d'une troupe scoutie dont tous les membres étaient des élèves de l'école.

« Allez, Arthur, je t'invite à la réunion de mardi prochain, m'a-t-il proposé comme ça, à brûle-pourpoint.

— Hum ! Je ne sais pas, il doit y avoir des frais. Faudrait que j'en parle à mes parents.

— Mais non, Arthur, comme c'est moi qui t'invite, ça ne te coûtera absolument rien pour la première réunion. Allez, viens, m'a-t-il pratiquement imploré, en plus, toutes les réunions ont lieu au sous-sol de l'église juste en face de l'école.

— Je ne suis pas certain d'aimer ça, ai-je soupiré pour temporiser.

— Moi, je suis certain que tu vas ADORER ! Tu vas voir, on va beaucoup s'amuser. Les réunions sont vraiment trippantes, on apprend plein de choses intéressantes.

— Bon, ça va, je vais y aller ! Mais je n'ai pas de costume comme celui que tu portes quand tu vas aux réunions.

— C'est pas grave, pour la première fois tu n'en as pas besoin ».

Ce fut là le début d'une longue amitié. Jacques et moi devînmes bientôt inséparables. J'avoue que j'ai beaucoup apprécié les quelques années que j'ai passées chez les scouts. Les réunions étaient toujours très dynamiques et on y apprenait un tas de choses différentes de ce qu'on nous enseignait à l'école. J'y ai découvert plusieurs aspects de la vie en forêt, comment me débrouiller en toute circonstance, comment me servir d'une boussole, comment lire une carte topographique et aussi, comment faire des quantités de nœuds et de brêlages qui nous serviraient plus tard lors de nos camps scouts, car c'était une règle absolue : pour construire le mobilier du camp, tables, banquettes, lits et poêle, nous ne pourrions jamais nous servir d'un marteau et de clous, mais seulement de cordages.

Pour bien nous préparer aux nombreux feux de joie que nous ferions lors de chaque soirée du camp, nous entonnions en chœur, à la fin de toutes les réunions, sous la direction du chef de la troupe, des chants de bivouac traditionnels : « *Feu, feu, joli feu, ton ardeur nous réjouit...* » ou encore, des chants énergisants qui agrémenteraient nos longues marches en forêt ou sur les routes : « *Sur la route il faut chanter p'tit frère, sur la route il faut chanter, allègrement sans s'arrêter...* »